



Association des Cinémas Recherche d'Ile-de-France

TOUS LES FILMS SONT POPULAIRES
Ouverture dans les salles du réseau ACRIF
d'un nouvel espace d'interrogation et d'analyse collective du cinéma.

Filmer la France

La France est-elle un bon décor de cinéma ?

La France est fière de ses beautés naturelles, de la diversité de ses paysages et de ses cultures. Quel usage le cinéma fait-il des paysages, des espaces français ? Comment un lieu devient-il un décor ? Il existe depuis toujours une tendance qui voudrait faire du cinéma un auxiliaire des politiques touristiques nationales : décor figé, campagne éternelle, ville pittoresque, c'est la même esthétique de carte postale. Or, il est un autre usage possible des paysages de France que celui de bon décor pour un vieux cinéma. De Vigo à Guiraudie, de nombreux cinéastes ont su arpenter le décor français pour le réinventer, y inscrire des histoires qui ouvrent l'espace à l'imaginaire. D'autres, de Renoir à Rohmer, ont su travailler le paysage pour fixer sur pellicule la réalité d'une France en mouvement, de ses mutations au présent. Ainsi, en tant que spectateur, on arpente différemment les paysages d'*Amélie Poulain* et ceux de *Lola*. Le partage oppose un cinéma qui se contente d'occuper le terrain, à un autre soucieux de l'animer, d'inventer, de détourner paysages et territoires. On cherchera ainsi à démentir les propos provocateurs d'Arnaud Desplechin, selon qui la France serait un pays assez peu intéressant à filmer. On verra que certains cinéastes ont su insuffler à la campagne française le souffle des grands espaces américains.

Films : *Lola* (Jacques Demy), *L'Atalante* (Jean Vigo), *Amélie Poulain* (Jean-Pierre Jeunet), *Du soleil pour les gueux*, *Pas de repos pour les braves* (Alain Guiraudie), *Le Déjeuner sur l'herbe* (Jean Renoir), *Playtime* (Jacques Tati), *Passe-montagne*, *Double messieurs*, *Mischka* (Jean-François Stévenin), *Roi et Reines* (Arnaud Desplechin), *L'Amie de mon amie* (Eric Rohmer), etc.

Histoire de France, légendes françaises : pourquoi filmer le passé ?

Le cliché veut que, contrairement à Hollywood, le cinéma français ait des réticences à regarder en face l'histoire de la nation. Dépasser ce cliché, c'est d'abord remarquer que du passé français, les cinéastes ont privilégié quelques périodes : le siècle de Louis XIV, la Révolution Française, les deux guerres mondiales, mai 68. Quel regard, politique et esthétique, portent-ils sur ces moments charnières ? Interroger la reconstitution historique au cinéma, c'est ainsi faire le partage entre deux attitudes. Un étrange besoin de réconciliation se fait jour dans certains films, comme s'il s'agissait d'imposer l'idée d'une France unie, sûre de ses valeurs et fière de son passé. D'autres films, au contraire, représentent le moment historique comme celui d'une crise, où apparaissent les fractures, les dissonances d'une France en guerre civile permanente. Il s'agira de montrer que les premiers, composant le portrait figé, l'image d'Epinal d'une France éternelle, ne concernent pas notre présent. Tentant de saisir la vérité de l'Histoire en acte, les autres, au contraire, font de l'évocation historique une interrogation nécessaire de la France en mouvement. Alors le passé regarde le présent, nous regarde, nous travaille.

Films : *Uranus* (Claude Berri), *L'Armée des ombres* (Jean-Pierre Melville), *La Prise du pouvoir par Louis XIV* (Roberto Rossellini), *La Marseillaise* (Jean Renoir), *L'Anglaise et le Duc* (Eric Rohmer), *Ridicule* (Patrice Leconte), *Saint-Cyr* (Patricia Mazuy), *Un long dimanche de fiançailles* (Jean-Pierre Jeunet), *Joyeux Noël* (Christophe Carion), *Les Choristes* (Christophe Baratier), *La Grande Vadrouille* (Gérard Oury), *Le Corbeau* (Henri-Georges Clouzot), *Les Visiteurs du soir* (Marcel Carné).

Des acteurs pour incarner la France ?

Certains acteurs occupent une place à part dans l'imaginaire collectif des Français, dans la mémoire cinématographique. Leur stature, leur rayonnement en font plus que les simples interprètes de rôles successifs ; la continuité de leur carrière dessine une figure, parfois immuable, parfois changeante, en prise sur l'imaginaire national. Gabin, Belmondo, Depardieu, Deneuve... On dit d'eux qu'ils savent, ou ont su incarner la France. C'est cette évidence qu'il s'agit d'interroger, par l'étude du jeu des acteurs, de leur corps et de leur parole, mais aussi de la manière dont les cinéastes les utilisent, les mettent en scène, reconduisant ou modulant de film en film l'évidence d'une figure. En quoi réside cette capacité à incarner un pays, son idée ? Mais aussi : la France se laisse-t-elle si facilement incarner ? Si oui, quelle image de la France se prête ainsi à l'incarnation dans un corps d'acteur ? C'est la notion même d'incarnation qui sera ainsi questionnée : le cinéma est-il dans un juste rapport à l'identité nationale lorsqu'il se contente d'incarner ? On privilégiera quelques acteurs, pour observer la permanence et l'évolution de leur jeu de film en film, d'un état à l'autre de la France et de son cinéma. Jean Yanne dans les films de Chabrol et Pialat, et dans les siens : une certaine image du Français moyen. Catherine Deneuve : l'image figée de la Marianne cache un rapport plus complexe à l'imaginaire français. Léaud : de Truffaut à Godard, de Eustache à Belvaux, c'est un autre visage de la France, moins assuré, plus marginal, plus changeant. Ou Pierre Richard, l'anti-Jean Yanne, incarnation à l'élégante gaucherie d'une certaine banalité française. Qu'en est-il aujourd'hui de cette puissance d'incarnation ? Qu'en reste-t-il chez de jeunes acteurs comme Clovis Cornillac, Mathilde Seigner, Jalil Lespert, etc. ?

Films : *Le Boucher*, *Que la bête meure* (Chabrol), *Nous ne vieillirons pas ensemble* (Pialat), *Belle de jour* (Bunuel), *Indochine* (Régis Wargnier), *Le Vent de la nuit* (Philippe Garrel), *Le Dernier Métro*, *Baisers volés* (Truffaut), *La Chinoise*, *Masculin/Féminin* (Godard), *Pour rire* (Lucas Belvaux), *A bout de souffle*, *Pierrot le fou* (Godard), *L'As des as* (Gérard Oury), *La Chèvre* (Claude Zidi), *Le Grand Blond avec une chaussure noire* (Yves Robert), *Je suis timide et je me soigne* (Pierre Richard), et les succès récents des jeunes acteurs populaires.

Les Français en vacances

Question existentielle : un Français n'est-il jamais aussi français que lorsqu'il porte un slip de bain ? Au regard des deux résistibles succès populaires qui ont émaillé l'année 2006, (*CAMPING* et *LES BRONZES 3... AMIS POUR LA VIE*) il semblerait en effet que le public hexagonal fasse de l'observation de ses semblables en état de farniente son loisir cinématographique favori. Des jeux de plage à la drague de bord de mer en passant par les apéritifs anisés, il s'agira donc d'esquisser un premier portrait du français en groupe et de réfléchir ensemble à la manière dont, dans l'espace-temps séparé des vacances, les cinéastes cherchent à représenter une certaine vérité du peuple français. Cela va de la caricature la plus simpliste (drôle ou pas), à des études de mœurs plus fines, de plus émouvants miroirs de nos comportements et de nos travers. Mais toujours cette croyance de la part des cinéastes : c'est désœuvré, dans le temps étiré des loisirs, que le Français apparaît dans sa vérité (presque) nue.

Films : *Camping* (Fabien Onteniente), *Les Bronzés 1, 2, 3* (Patrice Leconte), *Liberté-Oléron* (Bruno Podalydès), *Le Rayon vert*, *Pauline à la plage* (Eric Rohmer), *Dupont-Lajoie* (Yves Boisset), *Adieu Philippine*, *Du côté d'Orouët* (Jacques Rozier), *Les maris, les femmes, les amants*, *Pleure pas la bouche pleine* (Pascal Thomas), *Hôtel de la plage* (Michel Lang), *Crustacés et Coquillages* (Olivier Ducastel et Jacques Martineau).

Comment peut-on être français ?

Brûlante question de l'identité française, dont les médias bruissent en ces temps électoraux de sombres échos démagogiques. Qu'est-ce qu'un Français ? A quoi ça ressemble ? De ses origines à nos jours, chaque film a dû, consciemment ou non, affronter cette question. Là encore, un partage se fait entre deux manières de considérer, au cinéma, le difficile enjeu de notre identité. De nombreux films se contentent de véhiculer les clichés du français moyen ou de la « France profonde », et voudraient croire en une identité homogène, assurée, reconnaissable. D'autres sont plus critiques : soit qu'ils démontent les clichés pour imposer la réalité complexe du métissage, du caractère conflictuel, insaisissable d'une « identité française » ; soit qu'ils interrogent les fondements de cette identité, son histoire trouble et traumatique. Outre l'individu, cette question concerne aussi la société dans son ensemble et la possibilité, par le cinéma, de la représenter, de penser sa complexité sans la réduire au panel inerte des médias et des sondages. L'enjeu est de taille pour nous spectateurs : comment les films nous aident ou pas à voir et penser notre appartenance à une communauté, et à quoi elle ressemble.

Films : *L'Esquive* (Abdelatif Kechiche), *De bruit et de fureur* (Jean-Claude Brisseau), *La Règle du jeu*, *La Grande Illusion* (Jean Renoir), *Farrebique / Biquefarre* (Georges Rouquier), *Le Chagrin et la Pitié* (Marcel Ophuls), *Amélie Poulain* (Jean-Pierre Jeunet), *Les Enfants du marais* (Jean Becker), *Paysage Imposé* (Pierre Creton), *Et la vie* (Denis Geerbrant), *Mona et moi*, *Meurtrières* (Patrick Grandperret), *Ce vieux rêve qui bouge* (Alain Guiraudie), *Classes de lutte* (groupes Medvedkine), *Etat des lieux*, *De l'amour* (Jean-François Richet).